



HAL
open science

Les grammairiens indiens du sanskrit et le sens des mots

Emilie Aussant

► **To cite this version:**

Emilie Aussant. Les grammairiens indiens du sanskrit et le sens des mots. Sylvie Archaimbault, Jean-Marie Fournier, Valérie Raby. Penser l'histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Auroux, ENS Editions, 2014, 978-2-84788-417-3. halshs-01396094

HAL Id: halshs-01396094

<https://shs.hal.science/halshs-01396094v1>

Submitted on 13 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les grammairiens indiens du sanskrit et le sens des mots¹

Émilie Aussant

Introduction – la notion d'*artha*

Le terme sanskrit *artha* possède une gamme d'emplois particulièrement étendue. Littéralement, il signifie « ce vers quoi l'on va » (de la racine *r-*, *ṛcchati* « aller vers, atteindre »), d'où le sens de « but » dans l'usage courant. Dans le contexte métalinguistique, il renvoie le plus souvent à ce qu'un mot fait comprendre, ce qui peut représenter, au gré des analyses des théoriciens indiens du langage², un nombre plus ou moins important d'éléments. Dans les *Vaiyākaraṇasiddhāntakārikāḥ* de Bhaṭṭoji Dīkṣita (xvi^e-xvii^e siècles), un passage fait référence à ces éléments qu'un mot peut faire comprendre :

*ekaṃ dvikaṃ trikaṃ ca artha catuṣkaṃ pañcakaṃ tathā /
nāma-artha iti sarve amī pakṣāḥ śāstre nirupitāḥ // (VSK³ 25)*

Ce que l'on appelle l'*artha* d'un nom [consiste en] un, deux, trois, quatre [ou] cinq [éléments]; toutes ces thèses ont été expliquées dans la tradition [grammaticale].

Cet extrait nous apprend en effet que certains grammairiens conçoivent l'*artha* d'un mot comme se réduisant à un seul élément, que pour d'autres il en

1. Cet article est en partie issu d'une communication donnée à Lille (séminaire des linguistes de STL) en juin 2009, intitulée « *pravṛttinimitta*, la "cause d'application" des mots ». Le profond remaniement et le développement du travail initial sont directement liés à certaines remarques formulées par George Cardona, après que ce dernier ait lu mon livre (Aussant 2009). Qu'il soit ici vivement remercié de ses conseils, de sa disponibilité et de sa générosité scientifique.
2. Par « théoriciens indiens du langage », j'entends les grammairiens (*vaiyākaraṇa*), les exégètes (*mīmāṃsaka*) et les logiciens (*naiyāyika*). Tous placent l'étude du langage au centre de leur réflexion.
3. Les abréviations des titres d'ouvrages sanskrits cités sont données avec les sources primaires.

comprend deux, pour d'autres encore trois, etc. De quels éléments peut-il donc s'agir ? C'est le commentateur Kauṇḍabhaṭṭa, dans son *Vaiyākaraṇabhūṣaṇasāra* (xvii^e siècle), qui nous éclaire sur ce point :

ekaṃ jātiḥ [...] / dvikam iti jāti-vyakti ity arthaḥ / trikam iti jāti-vyakti-lingāni ity arthaḥ [...] / catuṣkam iti saṃkhyā-sahitaṃ trikam ity arthaḥ / pañcakam iti kāraka-sahitaṃ catuṣkam ity arthaḥ / (VBS ad VSK 25, p. 28)

[L'*artha* d'un nom consiste en] un [élément, à savoir] la propriété générique [...]. « Deux [éléments] » – c'est-à-dire : la propriété générique et l'individu. « Trois [éléments] » – c'est-à-dire : la propriété générique, l'individu et le genre [...]. « Quatre [éléments] » – c'est-à-dire : les trois [éléments énoncés précédemment] avec le nombre. « Cinq [éléments] » – c'est-à-dire : les quatre [éléments énoncés précédemment] avec le rôle sémantique⁴.

Concrètement, qu'est-ce que cela signifie ? Prenons l'exemple de l'énoncé *gām ānaya!* « Apporte le bœuf (*gām*) ! ». Selon la thèse considérée, l'*artha* du nom *gām* (*go-*, m., à l'acc. sg.) sera :

- [1^e thèse] la propriété générique « bovinité » (*go-tva*) ;
- [2^e thèse] la propriété générique « bovinité » et l'individu bœuf qui doit être apporté ;
- [3^e thèse] la propriété générique « bovinité », l'individu bœuf qui doit être apporté et le genre masculin ;
- [4^e thèse] la propriété générique « bovinité », l'individu bœuf qui doit être apporté, le genre masculin et le nombre singulier ;
- [5^e thèse] la propriété générique « bovinité », l'individu bœuf qui doit être apporté, le genre masculin, le nombre singulier et le rôle sémantique que l'objet se voit attribuer dans le schéma actanciel de la phrase.

On notera que, dans toutes les thèses⁵, on retrouve la propriété générique et, dans quatre thèses sur cinq, l'individu. Que faut-il entendre précisément par « propriété générique » et « individu » dans le contexte de l'Inde ancienne ? Une propriété générique (on dit aussi « propriété de classe ») telle que la « bovinité » est une propriété commune à plusieurs individus qui produit une connaissance uniforme de ces individus et qui les différencie des individus qui en sont dépourvus ; il s'agit, autrement dit, d'une propriété qui permet de rassembler les individus en une classe⁶. En ce qui concerne l'individu, contrepartie nécessaire du caractère générique, il est généralement conçu comme un substrat d'attributs (propriétés, qualités ou actions), membre d'une classe,

4. Sur le système des *kāraka*, voir Pinault 1989, p. 377-378.

5. Y compris dans celles – non mentionnées dans les extraits cités – des exégètes et des logiciens. Pour un aperçu de ces thèses, voir Kunjunni Raja 1963, p. 69-94.

6. Dit encore autrement, cette propriété détermine une extension. Pour une approche plus détaillée, voir Aussant 2009, p. 70-72.

pourvu d'une forme définie et perceptible. Pour la plupart des théoriciens indiens du langage, l'*artha* d'un nom, c'est donc, au minimum, deux éléments :

- la propriété générique d'un objet (ici, la bovinité), propriété qui détermine une extension, ce qui correspond *grosso modo* à ce que l'on nomme, en Occident, le *sens* ou la *connotation* ;
- l'objet particulier pourvu de cette propriété générique que le nom désigne (ici, l'individu bovin qui doit être apporté), autrement dit, ce que nous appelons le *réfèrent* ou *dénoté*.

Le terme sanskrit *artha* recouvre donc le sens – ou connotation – et la référence – ou dénotation. Les deux concepts sont-ils pour autant confondus ? Une idée, qui revient assez fréquemment chez les théoriciens du langage, permet de répondre négativement à cette question. On peut la formuler comme suit : l'emploi d'un mot pour dénoter un objet s'explique par une propriété ou une qualité que possède cet objet. Le présent article est consacré à l'étude des différentes formes qui ont servi à l'expression de cette idée, ainsi qu'à leur contexte d'emploi.

La « cause d'application » des mots

La notion qui incarne le plus fréquemment l'idée mentionnée précédemment est celle de « cause d'application »⁷. Un travail mené sur les analyses du fonctionnement du nom propre⁸ m'a déjà donné l'occasion d'étudier cette notion qui apparaît dans les cercles de grammairiens aux alentours du II^e siècle avant notre ère. Pour résumer très brièvement les choses, on peut dire que par « cause d'application » d'un mot, la plupart des théoriciens indiens du langage entendent ceci : le mot « blanc » s'applique à un objet parce que ce dernier est pourvu de blancheur. Autrement dit, la propriété <blancheur> que possède l'objet *cause l'application* du mot « blancheur » audit objet.

Diverses formes ont servi à l'expression de la notion de « cause d'application » chez les théoriciens indiens du langage. Du côté des grammairiens – de loin ceux qui s'y sont le plus intéressés et qui en sont sans doute à l'origine⁹ – on remarque que, dès les II^e-III^e s. avant notre ère, l'idée, clairement exprimée, est bien là, mais la terminologie est pour le moins flottante. Nous verrons comment, au fil des commentaires, cette dernière se stabilise et se cristallise autour de l'expression *pravṛtti-nimitta*¹⁰.

7. Il y en a une autre, celle de « circonscrivant ». Je l'évoquerai en conclusion.

8. Voir Aussant 2009, p. 55-68.

9. Voir Gerschheimer 1996, vol. I, p. 75.

10. Litt. « cause (*nimitta*) d'application (*pravṛtti*) ».

pravṛtti

La tradition grammaticale sanskrite s'enracine dans un univers intellectuel où domine une conception profondément naturaliste du langage. Dans ce contexte, l'existence d'unités linguistiques perçues comme étant employées de manière conventionnelle (la plupart des termes techniques pāṇinéens et les noms propres individuels, notamment) soulève un problème de taille. C'est dans le cadre d'une discussion relative au statut de noms propres tels que *ṭaka* et *ḍittha* que Patañjali, dans son *Mahābhāṣya* (1^{er} siècle avant notre ère) fait une première mention de la « cause d'application » :

catuṣṭhayī śabdānām pravṛtīḥ / jāti-śabdā guṇa-śabdāḥ kriyā-śabdā yadṛcchā-śabdāś caturthāḥ // (M sous V 1 ad A ṛ|K, vol. I, p. 19)

L'application (*pravṛtīḥ*) des mots est quadripartite : les mots génériques, les mots de qualité, les mots d'action ; les mots arbitraires [constituent la] quatrième [catégorie].

Le recours à la classification des mots en quatre classes selon leur *pravṛtti* (« application »), parce qu'elle permet de classer les mots dits « arbitraires », fait de ces derniers des mots corrects, c'est-à-dire des formes soumises aux règles du traité pāṇinéen. Ce qui fonde cette classification, ce n'est pas ce à quoi les mots réfèrent mais ce *en fonction de quoi* ils réfèrent : il y a les mots qui réfèrent du fait d'une propriété générique¹¹, ceux qui réfèrent du fait d'une qualité¹², ceux qui réfèrent du fait d'une action¹³ et ceux qui réfèrent du fait du désir du locuteur¹⁴. Il est donc bien question d'une classification des mots selon leur *pravṛtti-nimitta* (« cause d'application »), même si seul le terme *pravṛtti* est employé. C'est dans le commentaire que Bhartṛhari (v^e siècle) fera de l'extrait du *Mahābhāṣya* cité ci-dessus que l'on trouve la toute première occurrence de *pravṛtti-nimitta* :

yā sati pravṛtti-nimitte artha-gataṃ pravartakaṃ nivartakaṃ vā niyama-hetum antarena pravartate nivartate vā sā yadṛcchā / (MD sous M sous V 1 ad A ṛ|K, p. 59)

Ce qui s'applique ou ne s'applique pas [à son objet] sans cause (*hetum*) limitante (*niyama*), [c'est-à-dire] sans cause d'application (*pravṛtti-nimitta*) relevant de

11. Le mot *go* « bovin » dénote tous les individus dotés de *gotva* « bovinité » et eux seuls. C'est parce qu'un individu possède le *gotva* qu'il est désigné à l'aide du mot *go*.
12. Le mot *śukla* « blanc » dénote tous les individus dotés de *śuklatva* « blancheur » et eux seuls. C'est parce qu'un individu possède le *śuklatva* qu'il est désigné à l'aide du mot *śukla*.
13. Le mot *cala* « mouvant » dénote tous les individus dotés de *calatva* « mobilité » et eux seuls. C'est parce qu'un individu possède le *calatva* qu'il est désigné à l'aide du mot *cala*.
14. Les noms tels que *ṭaka* ou *ḍittha* dénotent des entités n'ayant aucune propriété en commun. Ce n'est donc pas une propriété des entités dénotées qui cause l'application de ces noms mais le désir du locuteur (ou de la communauté linguistique).

l'objet, [cause d'application] qui engendre ou empêche [l'application du mot],
est [un nom] arbitraire.

On notera l'équivalence que Bhartṛhari pose entre *pravṛtti-nimitta* « cause d'application » et *niyama-hetum* « cause limitante ». Il arrive fréquemment, dans les textes tardifs, que la notion de « cause d'application » soit désignée à l'aide d'un seul terme signifiant « cause » (en premier lieu *nimitta*, mais aussi *hetu* comme ici, ou encore *kāraṇa* sur lequel je reviendrai dans le §4)¹⁵. Quant à l'idée de limitation, elle réapparaîtra, plus tard chez les logiciens (voir conclusion).

bhāva et *guṇa*

Le second passage du *Mahābhāṣya* qui aborde expressément la question de la « cause d'application » se trouve dans le commentaire du *sūtra* suivant :

tasya bhāvas tva-taLau // (A 5.1.119)

[Les suffixes] -*tva* et -*taL* [valent/sont employés après un mot et la séquence ainsi formée désigne] son *bhāva* (il faut entendre : le *bhāva* de son objet).

Cet aphorisme signifie que si l'on ajoute le suffixe -*tva* au mot *aśva* (« cheval »), la séquence obtenue – *aśvatva* « fait d'être un cheval », sur le modèle de termes que nous avons déjà rencontrés, tel *gotva* « bovinité » – réfère au *bhāva* du cheval. Qu'est-ce donc que ce *bhāva* ? Voyons ce que disent les commentateurs.

tasya bhāva ity abhiprāya-ādiṣv atiprasaṅgaḥ // (V3 ad A 5.1.119, vol. IV, p. 340)

Si l'on prend *tasya bhāvaḥ* dans le sens de « son désir/intention », etc., il y a une application trop large [du *sūtra*].

Kātyāyana (III^e siècle avant notre ère) indique ici qu'il faut restreindre l'acceptation du mot *bhāva* ; si on le prend, par exemple, comme signifiant le désir ou l'intention (c'est l'un de ses nombreux sens), la règle concernera tout un ensemble de mots qui recevront, de fait, l'un des deux suffixes. Patañjali remarque en effet :

iha api prāpnoti - abhiprāyo devadattasya modakeṣu bhojane / (M sous V3 ad A 5.1.119, vol. IV, p. 340)

[L'emploi de l'un des suffixes] se réalisera aussi dans un contexte [du type] :
Devadatta a envie de manger des sucreries.

Or, ce n'est pas souhaitable ; dans les faits, il n'y a pas de terme *devadattatva* qui dénoterait le désir qu'a l'individu nommé Devadatta de manger des sucreries.

15. Il arrive également que le terme *pravṛtti* (« application ») soit employé en composition avec ces différents mots signifiant « cause », ainsi rencontre-t-on le composé *pravṛtti-hetu* dans le verset 3.3.50 du *Vākyapadīya* de Bhartṛhari (p. 158).

Le *Vārttika* suivant propose une reformulation du *sūtra* permettant d'éviter ce défaut :

siddham tu yasya guṇasya bhāvād dravye śabda-niveśas tad-abhidhāne tva-taLau //
(V4 ad A 5.1.119, vol. IV, p. 340)

Mais cela est résolu [si on formule le *sūtra* comme suit : les suffixes] -*tva* et -*taL* [valent/sont employés] quand il y a dénotation de la qualité (*guṇasya*) par la présence de laquelle le mot [auquel les suffixes sont adjoints] s'applique à une substance [donnée].

Kaiyaṭa, dans son *Pradīpa* (XI^e siècle), nous éclaire sur ce qu'il faut entendre par « qualité » (*guṇa*) :

*yasya guṇasya iti / guṇa-śabdena yāvān kaś cit parāśrayo bhedako jāty-ādir arthaḥ
sa sarva iha grhyate / (P sous M sous V4 ad A 5.1.119, vol. IV, p. 340-341)*

yasya guṇasya – Le mot *guṇa* désigne ici toute chose quelle qu'elle soit, comme la propriété générique, etc., qui dépend [d'un objet, *i. e.*, qui a un objet pour support et] qui différencie [l'objet qui lui sert de support d'un autre objet].

Il emploie d'ailleurs à deux reprises, dans ce même contexte, l'expression *pravṛtti-nimitta*.

Nous sommes maintenant en mesure de dire ce qu'est le *bhāva* du cheval : il s'agit de la propriété/qualité qui fait qu'un cheval est un cheval ou, plus précisément, de la propriété/qualité qui fait que ce type-là d'animal (et seulement lui) est désigné au moyen du mot *cheval*. Il s'agit donc bien de l'idée de « cause d'application ». La *Kāśīkāvṛtti* (VII^e siècle) nous en donne d'ailleurs la confirmation :

*śabdasya pravṛtti-nimittam bhāva-śabdena ucyate / aśvasya bhāvaḥ aśvatvam
aśvatā / gotvam gotā //* (KV ad A 5.1.119, vol. IV, p. 104)

Le mot *bhāva* désigne la cause d'application (*pravṛtti-nimittam*) du mot. [Par exemple,] le *bhāva* du cheval, c'est le fait d'être un cheval. [Le *bhāva* du boeuf,] c'est la bovinité.

On trouve une formulation très proche de celle du V4 ad A 5.1.119 cité plus haut dans le commentaire de Patañjali au *sūtra* A 5.3.47 :

yāpye pāśaP // (A 5.3.47)

[Le suffixe] *pāśaP* [vaut/est employé] pour dénoter [une chose] insignifiante.

L'un des exemples cités dans le *Mahābhāṣya* est *vaiyākaraṇapāśa*, « grammairien insignifiant ». Une fois l'exemple donné, une question est soulevée :

*atha vaiyākaraṇaḥ śarīrataḥ kṛśo vyākaraṇena ca śobhanas tatra kartavyam syāt
vaiyākaraṇapāśa iti // na kartavyam // katham // yasya bhāvād dravye śabda-
niveśas tad-abhidhāne - tad-guṇe vaktavye - pratyayena bhavitavyam na ca kāśyasya
bhāvād dravye vaiyākaraṇa-śabdaḥ //* (M sous V1 ad A 5.3.47, vol. IV, p. 440)

Soit, maintenant, un grammairien petit de corps mais excellent en grammaire, on devra dire [de lui qu'il est] *vaiyākaraṇapāśa*. – Non. – Comment cela ? – Le suffixe [*pāśa*] doit être employé quand il y a dénotation de la qualité par la présence de laquelle le mot [auquel le suffixe est adjoind] s'applique à une substance [donnée] et le mot *vaiyākaraṇa* ne s'applique pas à une substance parce que celle-ci se caractérise par une petite taille.

Autrement dit, si *vaiyākaraṇapāśa* désigne un grammairien, c'est à cause de la faiblesse de ses connaissances grammaticales, non de sa petite corpulence.

kāraṇa

Un troisième terme est utilisé pour désigner la « cause d'application », il s'agit de *kāraṇa* « cause ». Une première occurrence se trouve dans le V1 *ad* A 1.2.68-71. Le contexte est le suivant : les *sūtra* A 1.2.68, 70 et 71 enseignent que le mot *bhrātṛ* « frère » subsiste seul lorsqu'il est employé avec *svasṛ* « sœur »¹⁶, de même que *putra* « fils » employé avec *duhitṛ* « fille », *pitṛ* « père » employé avec *mātṛ* « mère » et *śvaśura* « beau-père » employé avec *śvaśrū* « belle-mère ». Pour des raisons sur lesquelles je ne m'attarderai pas ici, la pertinence de ces *sūtra* est discutée. L'un des arguments en faveur de leur maintien est le suivant :

bhrātṛ-putra-pitṛ-śvaśuraṇām kāraṇād dravye śabda-niveśaḥ // (V1 *ad* A 1.2.68-71, vol. II, p. 147)

Il y a application des mots *bhrātṛ*, *putra*, *pitṛ* et *śvaśura* à une substance [donnée] en raison d'une cause (*kāraṇād*).

L'idée évoquée ici est que l'application d'un mot à un objet dépend d'une cause. Dans le cas de *bhrātṛ* « frère », ce qui cause l'application, c'est le « fait d'être frère » (*bhrātṛtva*), qualité propre à un individu masculin. Un individu de sexe féminin ne possédant pas la qualité de frère, le mot *bhrātṛ* ne saurait le désigner. Par conséquent, si les *sūtra* A 1.2.68-71 ne sont pas formulés, le traité *pāṇinien* ne rendra pas compte de l'emploi du seul mot *bhrātṛ* pour désigner le frère et la sœur de manière générale. Or cet emploi est bel et bien attesté dans les faits ; il faut donc en rendre compte et formuler les *sūtra* A 1.2.68-71. Revenons au *Vārttika* de Kātyāyana. On note tout d'abord que sa formulation est très proche de celle vue à la fin du paragraphe précédent (*yasya bhāvād dravye śabda-niveśas* [...]), *bhāva* et *kāraṇa* étaient donc perçus comme interchangeables, dans ce contexte. Les commentateurs tardifs glosent d'ailleurs *kāraṇa* par *pravṛtti-nimitta*, comme ils l'avaient fait pour le *bhāva* du *sūtra* A 5.1.119. Kaiyaṭa, par exemple, dira :

16. Ce qui signifie que *bhrātṛ* « frère » peut désigner, de manière générale, le frère comme la sœur.

kāraṇād iti / bhinnam ca pravṛtti-nimittam bhrāṭṛ-śabdasya svasṛ-śabdasya ca iti bhrāṭṛ-śabdena na svasur abhidhānam prāpnoti / (P sous M sous V1 ad A 1.2.68-71, vol. II, p. 148)

kāraṇāt – Parce que les mots *bhrāṭṛ* et *svasṛ* ont une cause d'application (*pravṛtti-nimittam*) différente, le mot *bhrāṭṛ* ne peut désigner la sœur.

La seconde occurrence de *kāraṇa*, dans un contexte comparable, se trouve dans le V15 ad A 2.2.29 :

kāraṇād dravye śabda-niveśa [...] (V15 ad A 2.2.29, vol. III, p. 234)

Il y a application d'un mot à une substance [donnée] en raison d'une cause (*kāraṇād*).

Kayaṭa glosera de même :

[...] śabda-pravṛtti-nimittam śabda-prayogasya kāraṇam [...]. (P sous M sous V15 ad A 2.2.29, vol. III, p. 234)

La cause d'application (**pravṛtti-nimittam*) d'un mot, c'est la cause (*kāraṇam*) [qui détermine] l'usage de ce mot.

nibandhana, adhiṣṭhāna

Le terme *nibandhana* revêt un certain nombre de significations, parmi lesquelles « appui, base, cause, origine, fondement », ce qui en fait un possible substitut de *nimitta*. Et de fait, c'est ce que l'on observe, notamment dans quelques passages de la *Mahābhāṣyadīpikā* de Bhartṛhari. Je donne ci-après le plus représentatif d'entre eux, dont nous avons déjà vu le début (voir fin du §2) :

ḍittha-śabdo hi sva-rūpa-mātra-nibandhano yatra yatra prayujyate idaṃ tāvad asya nāma-dheyaṃ karomi iti tatra tatra nivartate / [...] tatra itaka-śabdo nāma-dheyatvena niyujyamāno anapekṣita-bāhya-nimitto asati nivartate śabda-antare sva-rūpa-nibandhanaḥ sādhuḥ / (MD sous M sous V1 ad A 1K, p. 59)

Le mot *ḍittha*, en effet, qui ne se fonde (**nibandhano*) que sur sa forme propre, réfère à ce à quoi je l'attribue comme nom [et] ne réfère à rien d'autre. Ainsi, le mot *itaka*, employé comme nom, a une cause (*nimitto*) [d'application] extérieure dont il ne dépend pas [et], quand il n'y a pas d'autre terme qui l'évince, c'est [un mot] correct qui se fonde (*nibandhanaḥ*) sur sa forme propre.

Dans cet extrait, Bhartṛhari livre son analyse du fonctionnement sémantico-référentiel des noms propres. Nous avons vu, dans la classification proposée par Patañjali (voir §2), que l'emploi de ce genre de mots, contrairement aux termes génériques notamment, dépend du « désir du locuteur » et non d'une propriété que l'ensemble des individus dénotés par ce nom et eux seuls posséderaient. Bhartṛhari met, quant à lui, l'accent sur un élément essentiel :

la « forme propre » du mot, à savoir le mot pris comme séquence phonologique. J'ai montré ailleurs (Aussant 2009, p. 86-87) que derrière l'idée de « forme propre sur laquelle se fonderait le mot », c'est celle de cause d'application que l'on retrouve. Pour dire les choses brièvement, la cause d'application d'un nom propre (ou, plus généralement, d'un nom conventionnel), c'est le mot lui-même pris comme séquence phonologique : le *ḍitthatva*, le « fait d'être *ḍittha* », c'est le fait – ou la propriété/qualité – d'être désigné au moyen de la séquence /*ḍittha*/. Cette propriété n'appartient pas au porteur du nom de manière inhérente, elle lui est attribuée selon le désir du locuteur ou de la communauté linguistique, autrement dit de manière arbitraire.

Le terme *adhiṣṭhāna* signifie lui aussi « base, fondement ». Sa proximité avec *nibandhana* ressort clairement dans l'extrait cité ci-après :

anvartha-saṃjñā yathā vijñāyeta / nanu ca anvartha-saṃjñāyāṃ kalpyamānāyāṃ arthe pārantantryam āpadyamānā sva-rūpa-adhiṣṭhānā na bhavati iti saṃjñātvaṃ durlabham / atha artha-nirapekṣā sva-rūpa-mātra-nibandhanā artha-upādānam alabhyam / (MD sous M sous V7 ad A 1.1.38, p. 231)

anvartha-saṃjñā yathā vijñāyeta – Mais, dira-t-on, si [avyaya « indéclinable »] est compris comme un nom technique [employé] en conformité avec son sens [étymologique/premier], il devient dépendant de son sens [et] n'a plus sa forme propre pour fondement (*adhiṣṭhānā*) ; il est alors difficile [de dire de lui qu'il est] un nom technique. S'il a pour fondement (**nibandhanā*) sa seule forme propre et qu'il ne dépend pas de son sens, on ne peut pas prendre en compte son sens.

Il s'agit, cette fois-ci, non des noms propres mais des noms techniques grammaticaux (il se trouve que les deux catégories sont désignées, en sanskrit, à l'aide d'un seul et même terme : *saṃjñā*). Les deux catégories de termes ont en commun le fait d'être conventionnelles et, de fait, fonctionnent de manière identique sur le plan sémantico-référentiel : les deux noms ont bien une cause d'application, qui n'est autre que leur forme propre.

Conclusion – *upādhi*, *upalakṣaṇa* et *avacchedaka*

Nous venons de passer en revue les différentes formes qui ont servi à exprimer, chez les grammairiens indiens du sanskrit, la notion de « cause d'application ». Ces mêmes grammairiens ont encore recouru, quoique très occasionnellement, à la notion d'*upādhi* (« propriété surimposée »), tel Bhartṛhari :

gotva-ādayas tv anabhidhīyamānāḥ śabdasya upādhi-bhūtāḥ pravṛtti-nimittam / yathā svastika-ādayo devadatta-gr̥hasya avācakāḥ santa upalakṣaṇaṃ gr̥hasya bhavanti / (MD sous M atha dravye padārthe katham vighrahaḥ kartavyaḥ, p. 26)

La bovinité, etc., en revanche, n'est pas signifiée [par le mot *go*]; devenue propriété surimposée (*upādhi*), [elle fonctionne comme] cause d'application, telle la *svastika*, etc., qui ne désigne pas la maison de Devadatta [qu'elle orne] mais qui en constitue l'indice (*upalakṣaṇam*).

Bien qu'elle semble avoir été défendue par d'autres grammairiens¹⁷, cette thèse connaîtra – ainsi que les deux termes d'*upādhi* et *upalakṣaṇa* – une destinée bien plus fructueuse en logique. C'est le logicien Raghunātha, en effet, qui définira la cause d'application comme le « circonscrivant de la propriété d'être exprimé » (*śakyatā-avacchedaka*). Les travaux de Deshpande¹⁸ et Gerschheimer¹⁹ traitent admirablement de la question, je ne peux qu'y renvoyer le lecteur.

Références

Références primaires, abréviations

Aṣṭādhyāyī (A) de Pāṇini, *La grammaire de Pāṇini*. Texte sanskrit, traduction française avec extraits des commentaires par L. Renou, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1966, 2 vol.

Kāśīkāvṛtti (KV) de Jayāditya et Vāmana, *Kāśīkāvṛtti of Jayāditya - Vāmana (Along with Commentaries Nyāsa of Jinendrabuddhi and Padamañjarī of Haradatta Miśra)*, édité par Dr. Srīnārāyaṇa Misra, Bénarès, Ratna Publications, 1985, 6 vol.

Mahābhāṣya (M) de Patañjali, *Patañjali's Vyākaraṇa Mahābhāṣyam with Kaiyaṭa's Pradīpa and Nāgojibhaṭṭa's Uddyota*. Notes de A. G. Shastri, édité par Dr. Bal Shastri, Delhi, Pratibha Prakashan, 2001 (1^{re} édition 1938), 6 vol.

Mahābhāṣyadīpikā (MD) de Bhartṛhari, *Mahābhāṣyadīpikā of Bhartṛhari*, éd. par K. V. Abhyankar and V. P. Limaye, Pune, Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute 44, 1963 et 50 (supplément), 1969.

Pradīpa (P) de Kaiyaṭa : voir M.

Uddyota (U) de Nāgeśa : voir M.

Vaiyākaraṇabhūṣaṇasāra (VBS) de Kauṇḍabhaṭṭa : voir VSK.

Vaiyākaraṇasiddhāntakārikāḥ (VSK) de Bhaṭṭoji Dīkṣita, *The Vaiyākaraṇasiddhāntakārikā of Bhaṭṭoji Dīkṣita with the Vaiyākaraṇabhūṣaṇasāra of Kauṇḍabhaṭṭa*, édité par Hari Narayan Apte, Pune, Ānandāśrama Sanskrit Series 43, 1901.

Vākyapadīya de Bhartṛhari, *Vākyapadīya of Bhartṛhari with the commentary of Helārāja Kānda III Part 1*, édité par K. A. Subramanya Iyer, Pune, Deccan College Postgraduate and Research Institute, 1994.

Vārttika (V) de Kātyāyana : voir M.

17. Voir Deshpande 1992, p. 122-123.

18. 1992, p. 56-60.

19. 1996, p. 75-79.

Références secondaires

- Aussant Émilie, 2009, *Le nom propre en Inde. Considérations sur le mécanisme référentiel*, Lyon, ENS Éditions (Langages).
- Deshpande Madhav M., 1992, *The Meaning of Nouns – Semantic Theory in Classical and Medieval India. Nāmārthanirṇaya of Kaṇḍabhaṭṭa*, translation and annotation, Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publishers (Studies of Classical India 13).
- Gerschheimer Gerdi, 1996, *La théorie de la signification chez Gadādhara*, 2 volumes, Paris, Publications de l'Institut de civilisation indienne, Diffusion De Boccard.
- Kunjunni Raja K., 1963, *Indian Theories of Meaning*, Madras, The Adyar Library (Series 91).
- Pinault Georges-Jean, 1989, « Le système de Pāṇini », *Histoire des idées linguistiques*, S. Auroux éd., t. I, Liège/Bruxelles, Mardaga, p. 371-400.